



HAL
open science

Le “ Struwwelpeter ”, un conte cruel. Désaccord pédagogique entre Freud et sa fille

Florian Houssier

► **To cite this version:**

Florian Houssier. Le “ Struwwelpeter ”, un conte cruel. Désaccord pédagogique entre Freud et sa fille. *Psy-
chanalyse et littérature*, 2019, Toulouse, France. <hal-03917383>

HAL Id: hal-03917383

<https://hal.science/hal-03917383v1>

Submitted on 1 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Colloque Psychanalyse et littérature. Toulouse les 4 et 5 juillet 2019

Le « Struwwelpeter », un conte cruel. Désaccord pédagogique entre Freud et sa fille

Le conte est un support imaginaire qui fait partie des principaux véhicules culturels (Freud, 1900). Il transmet à travers les générations les fondements fantasmatiques de l'humanité, à la façon d'un patrimoine psychique. Rappelons que le conte, issu de la tradition orale, a subi d'importantes modifications pour être adapté à une écoute enfantine ; initialement, dans les sociétés traditionnelles, les contes étaient destinés aux adultes avant que, à partir du dix-septième siècle, la littérature orale et celle de la jeunesse soient confondues. Seuls ces contes cruels à valeur d'avertissement pédagogiques ont été directement conçus pour les enfants, dans le but de les prévenir des dangers qui les menacent (Bricout, 2004).

Le conte est aussi l'espace où prédominent sans partage les fantasmes de toute-puissance (Ferenczi, 1918) ; ceux-ci s'insèrent dans plusieurs scénarii de type initiatique, vainqueur, pédagogique etc. Cette toute-puissance agit dans le récit aux détriments de l'enfant, dans un premier temps confronté aux pires menaces émanant de figures parentales souvent représentées par des substituts (la sorcière d'Hansel et Gretel, l'ogre du Petit Poucet) ; raconter à l'enfant des contes de fées, même sanglants ou morbides, est une manière de l'aider car les personnages terrifiants ne sont rien d'autre que des figurations d'une angoisse que l'enfant ressent de toute façon. La présence de l'adulte, son étayage langagier, lui garantissent un contenant de pensée et une fin heureuse, lui permettant de figurer son angoisse et de jouer avec (Houssier, 2007 a).

L'histoire finit souvent par se retourner à l'avantage de l'enfant, qui triomphe grâce à son ingéniosité ou à ses alliances. Un des fondements du conte tient donc à la nécessité que le récit se termine bien pour l'enfant (Bettelheim, 1976). Certains contes, comme les « Musiciens de Brême », portent en eux la possibilité de sortir du cycle de la répétition mortifère en proposant des expériences élaboratives de passage ; la différence avec l'autre n'est pas une source de sanction ou d'avertissement mais offre une ouverture sur autrui, une quête de nouveaux liens garantissant la survie de chacun dans le contexte d'une alliance groupale (Kaës, 1984).

Dans ce contexte, le plaisir de l'enfant s'appuie alors sur la possibilité préalable d'imaginer que l'histoire racontée est son histoire, qu'elle lui est adressée ; ainsi va-t-il y découvrir des points de contact avec sa vie psychique inconsciente nichés dans l'aire intermédiaire (Winnicott, 1975).

On a repéré également des contes au dénouement sombre, correspondant à un signal d'avertissement : une interdiction formulée est transgressée, entraînant le châtement de l'enfant déviant.

Comment penser un conte qui se termine mal ? Quelle satisfaction pour l'enfant lorsque l'histoire racontée ne s'appuie pas sur la victoire, le plaisir lié au dépassement d'épreuves et l'accomplissement de la toute-puissance magique des désirs infantiles ? C'est là tout l'intérêt de réfléchir sur le conte germanique « Struwwelpeter », ouvrage traduit dans le monde entier et connu sous le titre « Pierre l'Ebouriffé » en France, qui a été commenté par Freud et par sa fille. Ce livre est composé d'une série de neuf histoires pour enfants « de trois à six ans », rédigées par un pédiatre de Francfort, Heinrich Hoffmann, en 1844.

Ce qui caractérise le « Struwwelpeter » est la construction d'historiettes assurant la répétition systématique d'issues déplaisantes ou fatales aux enfants. Cela a pour effet de surcharger ce conte d'éléments propres à la « pulsion de cruauté » (Freud, 1905), soulignant le caractère primitif des fantasmes qui circulent dans les contes pour enfants.

Récit des principales historiettes

Pour la centième édition du conte, H. Hoffmann revient sur les conditions de création de ce conte (1876). Cherchant un livre à offrir à son fils de trois ans, au moment où Noël approche, Hoffmann est déçu dans ses recherches. Il construit alors lui-même un livre composé de petites histoires illustrées par des dessins, qu'il publie en 1845 suite aux réactions très favorables de son entourage. Il précise qu'elles sont « tirées du bon vieux fonds commun » de la « mémoire populaire » (Hoffmann, 1876, p. 36).

Pour donner la tonalité d'ensemble, résumons la trame de ces historiettes. En guise d'introduction, une planche, découpée par quatre images, donne un aperçu du bonheur en annonçant que si les enfants sont sages, ils seront récompensés. La suite rend compte de ce qui peut arriver à l'enfant qui ne suit pas cette ligne de conduite ; ainsi, Pierre l'Ebouriffé ne s'est pas occupé de ce qui pousse (ongles, cheveux) et se retrouve donc dans un sale état, une image déplorable de lui-même offerte à la moquerie. Ensuite, un enfant qui ressemble en tout point à un adolescent délinquant dans ses exactions sur sa mère, se fait mordre par un chien qu'il a fouetté et se retrouve alité sous la surveillance du chien. Trois enfants sont punis pour leur racisme en étant eux-mêmes jetés dans un encier et rendus plus noirs que celui dont ils se moquaient. Un personnage de chasseur sauvage se fait subtiliser son fusil par un lapin qui lui tire dessus. Malgré les injonctions de son père, un enfant continue de se balancer à table, au point de chuter et faire tomber toute la nourriture par terre. Un enfant rêveur, regardant toujours

en l'air, tombe dans l'eau, en perd son cartable et subit la moquerie de trois poissons. Dans l'histoire de « Suce-son-pouce », la seule parole prononcée est celle de la mère : « Conrad, je sors et tu restes là. Sois bien sage et tranquille jusqu'à ce que je rentre à la maison. Et surtout, Conrad, écoute bien ! Ne suce plus ton pouce ; car sinon le tailleur avec les ciseaux viendra tout aussitôt, et il te coupera les pouces comme du papier. ». Une fois la mère partie, l'enfant suce son pouce et « Boum ! La porte s'ouvre alors et d'une grande enjambée le tailleur se précipite dans la pièce vers le garçon » et lui coupe les pouces avec de grands ciseaux effilés. En conclusion, lorsque sa mère revient, « Conrad a une triste mine. Il se tient là sans pouces, partis loin tous les deux. ». Outre la cruauté de la situation, l'imagerie qui accompagne le récit est assez crue, comme en témoigne celle où Conrad voit jaillir le tailleur, jaillissement qui évoque l'impréparation traumatique. C'est cette histoire que Freud (1916) a interprétée comme une illustration de l'angoisse de castration pour des pratiques auto-érotiques qui ont fait l'objet d'une menace parentale.

Le sous-titre de l'ouvrage est : « Histoires amusantes et images drôles ». Pourtant, le bilan est lourd : on le verra, trois enfants meurent, les cinq autres sont punis, humiliés ou sur le point de l'être. Dans ce conte, plusieurs figures archaïques de l'enfant apparaissent : derrière la figure oedipienne de l'enfant désobéissant – persistant dans ses désirs transgressifs –, émergent des représentations plus primaires : l'enfant sali, humilié, malade et soumis, abandonné, castré, tué, subissant la vengeance, en danger de mort, menaçant ou encore bercé-puni.

Cette fantasmatique violente constitue l'envers caché de la tendresse parentale infiltrée de libido, qui fait de l'enfant un jouet érotique (Freud, 1912) ; cette forme d'investissement de l'enfant s'inscrit aussi dans la continuité de la théorie freudienne de la séduction précoce (Laplanche, 1987), qui met en jeu l'enfant immature infecté par la sexualité d'un adulte aux tendances perverses polymorphes aussi latentes que refoulées ou réprimées.

De quelques histoires à l'issue mortelle

Dans le « Struwwelpeter », le point d'impasse se révèle notamment dans l'impossibilité de construire un nouveau type de lien entre l'enfant, pas sage et si peu tranquille sur le plan pulsionnel, et l'adulte, sadiquement raisonnable.

Déplions les exemples qui concernent de façon plus spécifique les issues mortelles. Dans « La très triste histoire de Pauline et des allumettes », une petite fille s'ennuie et, trouvant des allumettes, a envie d'y jouer pour faire comme les grandes personnes. Elle transgresse l'interdit parental, rappelant les premières formalisations de l'interdit du toucher (Anzieu, 1985), et joue avec le feu ; la flamme qui "saute sur la robe" est animée par la faim : elle « dévore » et brûle

« Pauline tout entière », qui est réduite en cendres. Malgré ce sort peu enviable, la conclusion de cette histoire est la suivante : « Pauvres parents, si gentils » (Cavanna, 1979, p. 14-15).

Dans « L’histoire de Gaspard-mange-ta-soupe », ce dernier refuse un jour de manger sa soupe ; puis le second jour, et ainsi de suite jusqu’au cinquième jour où, de plus en plus cadavérique, enfermé dans sa solitude, il meurt de la persistance de son refus, « tout à fait mort ».

Le dernier récit de l’ouvrage, pour bien terminer, est consacré à « L’histoire de Robert-qui-vole », un enfant qui sort de chez lui pour braver la tempête et disparaît dans le ciel avec chapeau et parapluie, emporté par le vent. Il crie et pleure, en vain : la dernière phrase indique que Robert ne reviendra plus.

Ces trois histoires sont marquées par leur contenu à forte connotation orale : le registre anorexique (Gaspard), mais aussi les flammes qui dévorent la jupe (Pauline) ou encore l’élément aérien (Robert). Cette composante sadique orale rencontre l’histoire d’un patient narrée par Freud ; ce patient a développé, à partir du Petit Chaperon rouge, une phobie des loups que Freud associe à un déplacement de l’angoisse liée à l’ambivalence vis-à-vis du père (1916). Il se souvient que le père de ce patient avait pour habitude de gronder avec tendresse son fils en lui disant : « Je vais te manger ».

L’existence d’une figure paternelle prise dans les fantasmes oraux n’est pas assimilable au seul déplacement des enjeux mère-bébé dans le lien au père, comme le montre également le mythe de Kronos. Nous soutenons que le fantasme infanticide-parricide appartient aussi à la dyade père-enfant, sur fond de crainte et de terreur partagées.

Le conte, un révélateur des désirs infanticides

Sur les neuf histoires, seule celle de Pauline fait intervenir un enfant de sexe féminin. De plus, la figure du père, incarnant l’interdit et les conséquences de sa transgression, est davantage représentée que celle de la mère. Pourtant, la particularité des trois histoires à l’issue mortelle consiste aussi en la quasi-absence de référence aux figures parentales, en dehors du conte de Pauline marqué par la transgression de l’interdit paternel puis maternel. Mais, même dans cette histoire, une autre traduction du texte propose comme dernière phrase : « Mais où sont passés les parents ? » (Pierre l’Ebouriffé et consorts, 2003, p. 16), à la place de « Pauvres parents, si gentils » (Cavanna, 1979). Un élément manque singulièrement : la figuration d’adultes de recours, protecteurs et secourables.

Certes, le parent qui abandonne l’enfant est une figure classique du conte, mais ici celui-ci n’est jamais représenté comme une figure protectrice, à même de préserver du pire. L’adulte secourable serait celui qui est sollicité par l’enfant pour répéter la même belle histoire avant de

se coucher, comme préparation au monde nocturne de la vie des rêves ; cet adulte est secourable dans le sens où il ne laisse pas l'enfant seul avec son excitation mais est capable de rêver-crée et jouer lui-même, et de transmettre les éléments de sa capacité à rêver comme matériel à intérioriser pour l'enfant, reprenant et incluant l'identification au pare-excitation maternel.

Si le rêve est un capteur de mythe, le conte apparaît comme un matériel à rêver, engageant à la fois des contenus immémoriaux et les préoccupations précédant l'endormissement. Comme le rêve de l'un peut dire le désir inconscient de l'autre (Kaës, 2002), ce conte révélerait le désir infanticide du parent qui l'a construit.

Ici, le conte peut être compris comme une tentative de décharge d'excitations de la partie infantile cachée de l'adulte, au moment même où l'enfant est encore dans le bain de sa pulsionnalité infantile ; sur fond d'identification mutuelle, le conte choisi par l'adulte est pour lui un lieu de réactivation pulsionnelle (De Mijolla, 2003). Winnicott a souligné combien les enfants tendent aussi réciproquement pied, main ou partie de leur corps pour être tété, mangé à leur tour, renversement de l'organisation pulsionnelle évoqué déjà par Freud (1915), par exemple par le désir « d'être regardé ». Le désir de l'enfant de manger/être mangé sollicite l'infantile qui continue de dominer la vie psychique de tout adulte.

Cette conception de la transmission et de l'accompagnement de l'enfant vers le monde des rêves est aussi traversée par la préparation à un nécessaire abandon. Pour pouvoir continuer sa vie d'adulte et de couple, chaque parent doit s'absenter du lien réel à l'enfant - dans le fantasme : le mettre en absence, se débarrasser de lui (Houssier, 2005). A partir du récit d'une histoire, l'aménagement de l'espace intermédiaire contribue au soulagement de la culpabilité parentale issue de ce fantasme. Comme la haine de l'analyste pour son patient passe par l'énoncé qui clôt la séance, la haine de l'enfant passe par la fin de la relation dans une journée, incarnée par le rituel du coucher.

Mise en forme du désir : rythme et figuration en images

Dans le *Struwelpeter*, il n'existe pas de profondeur temporelle de type « Il était une fois » ; celle-ci permet de construire imaginativement une distance avec le caractère actuel du ressenti lié au récit. A la place d'une invitation au rêve, une commande est faite à l'enfant, par un langage symbolique de force, formation réactionnelle de l'adulte face au roc de l'activité auto-érotique infantile. Les histoires sont courtes, empêchant l'enfant de s'installer dans un récit et d'y développer un tissu de représentations afférentes ; ce type d'histoires s'oppose à la construction narrative des contes de Grimm, par exemple. Le travail psychique de transformation, dont le rêve constitue le paradigme, est en souffrance comme l'indiquent les

chutes ou fin d'histoires, quasi-sidérantes dans la sèche vengeance qu'elles assurent. De même, l'habillage culturel qui accompagne la mise en forme du récit d'un conte est ici inexistant : le réalisme du récit, soutenu par les images dessinées, empêche toute introduction d'élément merveilleux. Cette modalité de mise en récit n'est pas sans évoquer les actuels films d'horreur pour adolescents.

Le conte propose un voyage où l'enfant découvre les cachettes de sa libido (Freud, 1912), voilées par la transformation des contenus. Si les symptômes constituent aussi des cachettes de la libido, ils cachent les satisfactions interdites que le conte autorise à représenter. Les contes proposent de donner forme aux signifiants énigmatiques (Laplanche, 1987) dont les premières mises en représentation passent par des fantasmes primitifs au caractère étrangement inquiétant ; le seul déplacement sur des personnages fictifs ne suffit pas à maintenir le filtre de la censure. Ici, l'expression du fantasme se rapporte plutôt aux percées primaires d'images crues dans le rêve qu'au travail défensif dominant dans la construction du mythe (Juillerat, 2003). Ainsi, les désirs infiltrés dans le sous-texte du conte sont apparentés à ceux qui, dans le rêve, ne s'agitent en nous que la nuit (Freud, 1900).

Les fantasmes de garantie contre le Squiggle

On ne peut pas radicalement détacher ce conte imagé du contexte social de son époque, marqué par la morale victorienne contre laquelle une partie du mouvement psychanalytique s'est érigée, au point de créer une « gauche freudienne » (Houssier, 2007 c).

Si on peut être surpris par le caractère brutalement cruel des histoires et « leur moralisme simplet » (Cavanna, 1979, p. 6), Hoffmann, dans l'après-coup, développe une autre conception des histoires pour enfant. « Struwwelpeter » a été créé pour sortir du rationalisme appauvrissant qui sévissait alors en Allemagne. L'auteur dénonce ainsi ce qu'on pourrait nommer les fantasmes de garantie (Houssier, 2007 b), qui ont tant cours aujourd'hui : il serait possible de garantir la sécurité psychique de l'enfant et de ne pas le pervertir, en évitant les images qui accompagnent le conte. Celles-ci sont habituellement considérées comme violentes a priori pour l'enfant, pouvant fausser sa sensibilité esthétique voire menacer son identité sexuelle (pour les garçons) : les histoires imagées sont présentées de façon péjorative comme des « contes de bonnes femmes ». La morale de l'époque prône donc le réalisme, de l'image comme du récit. Hoffmann défend la possibilité offerte à l'enfant de se nourrir d'un imaginaire comparable au petit Chaperon Rouge dévoré par le loup, ou encore Blanche-Neige empoisonnée par la sorcière. La contradiction entre les intentions de l'auteur et les contenus du « Struwwelpeter » n'en est que plus troublante.

La genèse de ce conte n'est pourtant pas seulement d'origine personnelle ou biographique ; elle emprunte préalablement une voie clinique. Dans sa pratique, H. Hoffmann exerce en tant que médecin généraliste et neurologue : il fit construire et dirigea pendant trente ans une institution pour malades mentaux à Francfort. Il constate alors que le médecin est souvent associé à des menaces lancées aux enfants pour obtenir leur obéissance : l'enfant hurle de terreur face au médecin car il a entendu ses parents invoquer la menace du médecin, celui qui donne un médicament très mauvais à avaler ou pose des sangsues. Et, comme ultérieurement Winnicott avec le Squiggle, il utilise une feuille blanche et illustre avec quelques traits une historiette comparable à celles du « Struwwelpeter », histoire construite avec l'enfant ; celui-ci se calme, et Hoffmann peut alors le soigner sans difficultés. Les petites histoires du conte s'inscrivent dans la continuité des nécessités d'une pratique clinique auprès d'enfants et de sujets perturbés. Cela expliquerait en partie « la profonde intuition des complexes infantiles » dont l'auteur fait part selon Freud (1916), évoquant l'histoire de Conrad-suce-son-pouce.

Le « Struwwelpeter » illustre ce qu'on a appelé la pédagogie noire en Allemagne. Une autre lecture est cependant possible : ce conte a pu ouvrir la voie d'une conception pédagogique différente de celle des violences et des châtiments corporels, érigés en modèle éducatif de l'époque (comme les châtiments du père de Schreber l'ont montré). A la banalisation des violences physiques s'opposerait la mise en récit des fantasmes parentaux, proposant une forme à ce qui ne vient pas à se représenter dans les coups portés sur le corps de l'enfant. Les histoires de ce conte sont infiltrées par une haine qui reconnaît l'enfant dans son impureté, non pas comme un objet détaché de soi mais au contraire qui y renvoie, un pervers polymorphe à corriger sans cesse, suscitant envie et désir d'emprise.

Or, les tendances perverses et asociales sont considérées comme le moteur de ce qui doit être transformé par la sublimation, et non un ennemi moral à combattre : « Nos meilleures vertus sont nées comme formations réactionnelles et sublimations sur l'humus de nos plus mauvaises dispositions. L'éducation devrait se garder soigneusement de combler ces sources de forces fécondes et se borner à favoriser les processus par lesquels ces énergies sont conduites vers le bon chemin. » (Freud, 1913, p. 213). Les voies ainsi ouvertes sont celles de la sublimation et de la trouvaille d'investissements culturels, résonnant avec la perspective plus large ouverte par A. Green ; ce dernier indique préférer prendre la position d'abandonner toute normativité, ne pas se dire qu'il faut être triangulé, avoir un papa et une maman, pour conclure que ce qui l'intéresse, c'est l'usage qu'on fait de ce qu'on porte en soi, en termes de créativité et de destructivité (Richard, 2008, p. 103).

De la haine des adultes

Si Freud (1905) a attiré l'attention sur le fait que seuls les enfants précocement excités par les parents sont prédisposés à avoir peur du loup-garou, on peut aussi proposer que ces histoires traduisent des fantasmes d'adulte inscrits dans l'histoire des générations. Un des effets potentiels de la culture consiste à réveiller des complexes infantiles qui font vivre des intentions hostiles dans le lien parent-enfant.

Il existe une coïncidence troublante entre ce que les enfants craignent des parents, à savoir se faire cuire, castrer, tuer (Klein, 1927), et les fantasmes développés dans les contes créés par les adultes. Le conte apparaît comme une voie cathartique pour le sadisme et les désirs d'emprise parentaux, forme secondarisée des fantasmes infanticides ; la haine se déploie à la fois comme révélateur des enjeux mortifères du lien, mais également comme modalité identificatoire sur le mode de l'érotisation sado-masochique. Telle est la condition d'un amour possible à partir de voies sublimées de décharge de la haine dans le contexte de l'ambivalence primaire, aire partagée entre parents et enfant.

On pourrait rajouter que, sans aucune certitude quant à l'effet positif de ses soins envers l'enfant, le père peut comme la mère chanter des chansons pleines de haine que l'enfant ne comprend pas mais dont il perçoit sans doute le message énigmatique qu'il émet. Le champ culturel est plein de cette ambivalence primaire, comme l'illustre Winnicott dans cette comptine anglaise : "Bateau, batelier, tout en haut de l'arbre, Quand le vent soufflera, le berceau bercera, Quand la branche cassera, le berceau tombera, Et boum! Le bébé." (Winnicott, 1947, p. 81). Winnicott inclut alors le père dans ces jeux qui amusent l'enfant mais expriment la haine à travers les mots de l'adulte, haine pensée comme indispensable à la croissance psychique de l'enfant. Les moqueries, les humiliations ou les vœux de mort sont autant de représentations retournées – et non détournées – de la crainte perçue très tôt par l'adulte : un jour, l'enfant sera grand et pourra menacer l'adulte, il sera en mesure de le tuer ou de désirer l'éliminer.

Quand la fille de Freud insiste sur la répression : un enfant est sacrifié

A. Freud (1930) a également commenté ce conte, laissant imaginer qu'on a pu le lui lire lorsqu'elle était enfant. Dans son second ouvrage consacré aux éducateurs, que le terme de sacrifice (de la spontanéité de l'enfant) apparaisse sous sa plume est significatif. Sa position diffère de l'hommage rendu par son père au Struwwelpeter même si, deux ans plus tard, il a également dénoncé la pédagogie de la peur qui infiltre les contes d'avertissement (1918). Contrairement à l'attitude contrastée de son père, A. Freud s'oppose frontalement à une trop grande répression pulsionnelle imposée à l'enfant, altérant ses capacités même lorsqu'elle situe

ce sacrifice dans le nécessaire travail de la latence. Et c'est à l'école qu'on observe ce phénomène : l'enfant « vieilli » par les mouvements latenciels peut devenir un écolier niais, superficiel, peu intéressant, ou encore, en comparaison des enfants à la pulsionnalité à ciel ouvert, un peu bornés et inactifs. Ce n'est pas tant un manque de tendresse vis-à-vis de ces enfants dont fait montre A. Freud, mais plutôt la possibilité de dresser un constat : de la répression adulte résultent étroitesse de pensée et inhibition de leur pouvoir d'action. Le souhait de la psychanalyse est donc de limiter l'influence de l'éducation, ou plutôt de l'éducateur, commente-t-elle pour illustrer la conception psychanalytique du rôle éducatif. L'éducateur, pour empêcher des satisfactions tant redoutées qui viendraient entraver le bon déroulement du développement psychique, peut passer par la menace, comme en témoigne la référence à Conrad, l'enfant qu'on met en garde s'il continue de sucer son pouce. « De cette façon, on inspire à l'enfant la peur d'une intervention violente, réelle, la crainte d'une mutilation d'une partie de son corps nécessaire et appréciée et on essaie de l'amener ainsi à renoncer à un plaisir » (Ibid, p. 44).

L'autre option est de menacer l'enfant de la perte d'amour parental s'il n'obéit pas aux injonctions prescrites par les parents. Il semble ici qu'A. Freud se distingue de son père en empruntant un chemin plus critique envers ces deux attitudes liées par un point commun : la prégnance de la menace d'une perte essentielle, corporelle ou affective. En effet, elle présente ces deux situations comme une source de pression devant des dangers épouvantables, le ressort de l'épouvante étant infiltré par des souhaits infanticides. Mais ce qui émerge ici davantage, c'est que le but de l'adulte, réprimer les tendances pulsionnelles, a pour effet de mobiliser chez l'enfant une forme d'identification à l'agresseur : l'enfant intériorise ces menaces, les fait siennes et refoule ce qui fut autrefois une source de satisfactions. Il finit par renier tout ce qu'il désirait initialement, au détriment de son potentiel créatif (Houssier, 2010).

Conclusion

Durant toute leur vie d'adultes, les parents ont à vivre avec l'idée terrifiante de la peur de la perte de leur enfant. Cette crainte est présente de façon retournée dans les contes d'avertissement pour enfants ; elle représente également la part narcissique parentale projetée sur l'enfant, la mort de l'un renvoyant à celle de l'autre.

A l'occasion d'un rêve où son fils est blessé à la guerre, Freud découvre que la pulsion cachée de ce rêve est le désir meurtrier envers les jeunes par ceux qui vieillissent, pulsion qu'ils croient avoir étouffée (Durieux, 1993). C'est aussi ce que les rêves nous confirment : la révélation de désirs mauvais, contraires aux sentiments éprouvés à l'état de veille (Freud, 1916). Ainsi, une patiente dont le rêve est interprété est confrontée à son désir de mort envers sa fille devenue

adolescente, désir qui a existé précédemment lorsque, enceinte, elle a frappé son ventre avec ses poings lors d'une crise conjugale. Les enfants dont on désire qu'ils soient morts avant qu'ils soient nés reviennent dans les rêves comme le désir de voir mourir une personne aimée, ouvrant sur la dimension transgénérationnelle des vœux meurtriers. Une interprétation complémentaire met en jeu la dimension transgénérationnelle des vœux de mort infanticides : dans son interprétation du meurtre potentiel d'Isaac par Abraham, G. Rosolato (1969) a expliqué comment, via le sacrifice de l'enfant, se réalisent inconsciemment les désirs de mort d'un père envers son propre père.

Sans doute pourrait-on reprendre ici la nécessité pour l'adulte de tuer l'enfant qu'il nourrit de son propre imaginaire (Leclair, 1975), enfant terrifiant et tyrannique dans le fantasme paternel. En exerçant son droit tout-puissant à la jouissance, l'enfant représente un souvenir vivant du narcissisme primaire, incarnation de l'infantile parental. L'enfant met en mouvement la pulsionnalité de l'adulte, au risque chez l'adulte du déni d'un deuil à engager, deuil d'une partie de soi aussi nécessaire qu'impossible.

Florian Houssier¹

Bibliographie

- Anzieu D., *Le Moi-peau*, Paris, Bordas, 1985.
- Bettelheim B., *Psychanalyse des contes de fées*, Paris, Robert Laffont, 1976.
- Bricout B., « Conte », in *Encyclopédie thématique, « Culture »*, vol. 3, Encyclopaedia Universalis, Paris, Promotion Presse Mediasat, 2004, p. 1950-1957.
- De Mijolla S., *La pensée magique dans les mythes magico-sexuels*, in *Topique*, 84, 2003, p. 17-31.
- Ferenczi, S. (1918), *La psychologie du conte*, in *Œuvres complètes (1913-1919)*, Psychanalyse, t. II, Paris, Payot, 1970, p. 302-303.
- Juillerat B., *Un mythe est-il un rêve collectif ?*, in *Topique*, 84, 2003, p. 33-42.
- Kaës R. (dir.), *Contes et divans*, Paris, Dunod, 1984.
- Cavanna, Crasse-Tignasse, Paris, *L'école des loisirs*, 1979.
- Donnet J.-L., *Le Surmoi. Le concept freudien et la règle fondamentale*, Monographie de la Revue Française de Psychanalyse, 1, 1995.
- Durieux M.-C., *Le complexe de Laïos selon John Munder Ross*, *Revue Française de Psychanalyse*, LVII (2), 1993, p. 551-559.
- Freud A. (1930), *Initiation à la psychanalyse pour éducateurs*, Toulouse, Privat, 1969.
- Freud S. (1900), *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1987.
- Freud S. (1905), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962.
- Freud S. (1912), *La dynamique du transfert*, in *La technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1953, p. 50-60.

¹ Psychologue, Psychanalyste, Maître de conférences, Laboratoire de Psychologie Clinique et de Psychopathologie (LPCP, E.A. 4056), Université Paris Descartes, Sorbonne Paris Cité.

- Freud S. (1913), L'intérêt de la psychanalyse, in Résultats, idées, problèmes, 1, Paris, PUF, 1984, p. 187-213.
- Freud S. (1915), Pulsions et destins des pulsions, in Métapsychologie, Paris, Gallimard, 1940, p. 11-44.
- Freud S. (1916), Introduction à la psychanalyse, Paris, Payot, 1979.
- Freud S. (1918), Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups), in Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1954, p. 325-420.
- Freud S., L'inquiétante étrangeté (1919), in L'inquiétante étrangeté et autres essais, Paris, Gallimard, 1985, p. 213-263.
- Haynal A., Le syndrome de la couvade : contribution à la psychologie et psychopathologie de l'homme en face de la reproduction, in Annales Médico-Psychologiques, 4, 1968, p. 539-571.
- Hoffmann H. (1876), Comment naquit le Struwwelpeter, in Cavanna, Crasse-Tignasse, Paris, L'école des loisirs, 1979, p. 35-37.
- Houssier F., L'enfant jumeau et son devenir. Indifférenciation et subjectivation dans le lien sororal, Topique, 93, 2005, p. 91-103.
- Houssier F., Struwwelpeter, ou les cachettes de la libido, Imaginaire et Inconscient, Etudes Psychothérapeutiques, 18, 2006, p. 83-94.
- Houssier F., Pierre l'Ébouriffé et les souhaits infanticides : du conte à la clinique de la parentalité, in Psychiatrie de l'enfant, L, 2, 2007 a, p. 483-502.
- Houssier F., Mythe phylogénétique, rêve et conte pour enfant : la permanence d'une trace infanticide dans la culture freudienne, in Le Divan familial, 19, 2007 b, p. 131-140.
- Houssier F., La puberté psychique : premières esquisses, in Givre P., Tassel A. (sous la direction de), Le tourment adolescent, Paris, P.U.F., 2007 c, p. 53-81.
- Houssier F., Adolescence et phylogénèse : un mythe psychanalytique pour une histoire des origines. Mouvements meurtriers dans le lien père/fils, in Psychologie Clinique et Projective, 15, 2009, p. 213-236.
- Houssier F., Anna Freud et son école. Créativité et controverses, Paris, Campagne-Première, 2010.
- Klein M. (1927), Les tendances criminelles chez les enfants normaux, Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 1968, p. 211-228.
- Laplanche J., Nouveaux fondements pour la psychanalyse, Paris, PUF, 1987.
- Leclaire S., On tue un enfant, Paris, Seuil, 1975.
- Pierre l'Ébouriffé et consorts. Albums et histoires en images, Genève, Editions La Joie de lire, 2005.
- Richard F., Peut-on vraiment parler d'un déclin de la fonction paternelle ?, in D. Cupa (dir.), Image du père dans la culture contemporaine. Hommages à André Green, Paris, PUF, 2008, p. 64-107.
- Rosolato G., Essais sur le symbolique, Paris, Gallimard, 1969.
- Winnicott D. W. (1947), La haine dans le contre-transfert, in D. W. Winnicott, De la pédiatrie à la psychanalyse, Paris, Payot, 1969, p. 72-82.
- Winnicott D. W., Jeu et réalité, Paris, Gallimard, 1975.